

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 6 (1885)
Heft: 10

Artikel: Bulletin mensuel : (5 octobre 1885)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (5 octobre 1885.¹)

La **Société française d'encouragement** continue son œuvre en faveur des **Missions africaines**. Indépendamment de ce qu'elle a fait sur d'autres points de l'Afrique, nous trouvons, dans le rapport communiqué à l'Assemblée générale du mois de juin, qu'elle a expédié à **M. Mayor**, fondateur du poste de **Moknéa** en **Kabylie**, une tente-baraquement, pour suppléer à l'insuffisance de sa petite maison, comme dispensaire et salle d'école. Elle lui avait précédemment envoyé des semences qui venaient très bien, mais pendant une absence de **M. Mayor** de sa station, des hommes payés par les marabouts s'étaient introduits dans la maison et en avaient emporté les meilleures choses. Ils avaient même poussé la haine jusqu'à dévaliser le jardin et à en détruire les plantes. — Elle a également envoyé aux colons des **Trois-Marabouts** (province d'Oran), des vêtements de travail et des étoffes que les femmes confectionnent elles-mêmes, le travail de la dernière campagne des colons ayant été rendu en partie infructueux par le choléra qui a fermé les débouchés à leurs récoltes, d'ailleurs satisfaisantes.

Le **D^r Traversi**, parvenu dans l'**Aoussa**, a transmis à **M. Boutourline** (voy. p. 14) quelques détails sur une entrevue qu'il a eue avec **Mohamed Anfali**. Le sultan des Aoussas lui a promis de lui remettre, pour le roi d'Italie, une lettre dans laquelle sera rapporté tout ce qu'il a fait après la mort de **Bianchi**. Peut-être, par ce moyen, arrivera-t-on à savoir quelque chose de précis sur ce mystérieux assassinat, tout au moins apprendra-t-on en quel endroit il a eu lieu. **M. Traversi** a entendu dire que **Bianchi** et ses deux compagnons ont péri dans le pays des **Taltals**, à deux journées du **Tigré** ; mais cette donnée est encore assez vague.

Le commandant d'**Obock** a transmis au ministre de la marine des renseignements favorables sur cette nouvelle colonie française. Tandis qu'au commencement de l'année dernière elle ne comptait pas trente indigènes, elle compte aujourd'hui de 700 à 800 habitants, dont une centaine de **Danakils**, qui, sous la conduite d'un chef dévoué, sont venus demander du travail, le reste se compose de **Somalis**, d'**Arabes**

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

et d'Abyssins. Les premiers sont campés aux environs des factoreries, les autres ont formé un village provisoire de paillotes, sur le plateau des chasseurs. Des marchands indigènes de même race se sont installés dans ce village et commencent à fournir quelques provisions aux tables des bâtiments de passage. — A Obock et à Tadjourah se préparaient deux caravanes françaises pour le Choa, appartenant, l'une à M. Barral, l'autre à M. Brémond ; elles ont dû partir dans la seconde quinzaine d'août. Les communications avec le Choa étaient d'ailleurs rares ; depuis plusieurs mois il n'était point venu de nouvelles de ce pays. On supposait que des courriers avaient été interceptés par les gens du sultan d'Aoussa. — Le choix du plateau du cap d'Obock, pour la construction des baraquements, se montrait excellent ; à l'abri des torrents qui se forment ailleurs pendant les orages, le plateau est continuellement balayé par les vents régnants qui lui arrivent directement de la mer, sans passer par la plaine ni par les marais à palétuviers qui pourraient causer la fièvre.

Un décret du 22 août a ratifié le traité qui établissait le protectorat français sur **Ambabo**, port de mer du pays des Somalis dans la baie de Tadjourah¹, et l'une des têtes de ligne des caravanes venant de Harrar et du Choa. Ambabo a un mouillage suffisant pour abriter les bateaux qui font le cabotage dans la baie, et six ou sept grands navires. D'après une correspondance adressée d'Aden au *Temps*, le territoire d'Ambabo n'est habité que par quelques tribus nomades dépendantes des Issas-Somalis. Pendant la saison des pluies, elles descendent des hauts plateaux, pour venir faire paître leurs troupeaux dans la plaine, qu'elles quittent de nouveau à l'époque de la canicule. Comme point de départ des caravanes, Ambabo offre une supériorité incontestable sur Sagallo et Zeïlah. Les deux routes d'Obock et d'Ambabo pour le Choa se rejoignent à Gobab, et l'organisation des caravanes avec les Issas-Somalis offre plus de sécurité qu'avec les chefs danakils. D'autre part, la route d'Ambabo pour le Harrar pourrait bénéficier des mesures prises par les Anglais, pour détourner le courant commercial de Harrar à Zeïlah en faveur du port de Berbera où flotte le pavillon britannique. Les Issas-Somalis maîtres de la route de Zeïlah, étant les rivaux des Haber-Awal qui tiennent la route de Berbera, prêteront volontiers leur concours pour l'ouverture de la route d'Ambabo.

Au dire de la *Kolonial Zeitung*, **l'expédition des frères Denhardt à la Dana** avait reçu d'un consortium allemand les res-

¹ Voyez la carte, IV^{me} année, p. 352.

sources nécessaires pour faire des acquisitions de terrains près de l'embouchure de cette rivière, et nouer des relations commerciales avec les sujets du **sultan de Witou**. Déjà en 1867, l'explorateur Richard Brenner avait écrit à Berlin que ce sultan désirait conclure un traité d'amitié avec la Prusse; il s'engageait d'avance à accorder du terrain et une entière liberté de conscience aux sujets prussiens qui voudraient s'établir dans son pays; il leur garantissait, en particulier, exemption de tout droit de transit à travers ses états dans la direction des pays des Wapokomo et des Gallas. Les frères Denhardt ont pu conclure, cette année-ci, un traité de protectorat entre le sultan de Witou et l'empire d'Allemagne. Saïd Bargasch a cherché à rompre, par des mesures militaires contre le dit sultan, les liens d'amitié et d'alliance ainsi formés, mais il a dû céder devant l'apparition d'une escadre allemande dans les eaux de Zanzibar. Il a pleinement reconnu le protectorat de l'empereur d'Allemagne sur les territoires dont les Allemands ont pris possession sur le continent, ainsi que sur celui de Witou.

D'après l'*African Times*, le Dr Jühlke, revenu à Zanzibar, de son expédition au Kilimandjaro, a conclu, pour la **Société allemande de l'Afrique orientale**, dix traités qui augmentent de 1000 milles carrés les territoires qu'elle possédait déjà dans cette région. Une **Société agricole**, analogue à celle que MM. Woermann, Thormählen et Cie ont créée pour l'établissement du Cameroon, est en voie de formation pour les nouvelles possessions allemandes. La Société de l'Afrique orientale fait des essais de culture de café et de tabac, et a fait venir pour cela de jeunes plants de Batavia. — La *Kolonial Politische Correspondenz* a calculé que la Société allemande de l'Afrique orientale a réussi à faire placer sous le protectorat de l'Allemagne, 4,500 milles carrés de territoires fertiles et salubres, dans une situation centrale. On a déjà établi une factorerie et une première station agricole dans l'Ou-Sagara, et la Société se propose de créer cinq stations militaires sur une base agricole; d'un côté elles serviront à l'instruction militaire des nègres, par des officiers capables qui sont déjà sur les lieux, de l'autre on y fera des expériences agricoles au moyen de natifs ou d'ouvriers asiatiques. La maison Krupp, de Essen, a promis des canons d'un genre nouveau, pour la défense de ces stations, qui formeront le point central des travaux de la Société allemande, et fourniront aux capitalistes intéressés au développement de l'Afrique orientale, un champ nouveau pour y faire valoir leur argent.

Nous devons à l'obligeance de M. R. N. Cust, de la Royal Asiatic

Society, communication des nouvelles reçues récemment de l'**Ou-Ganda**. Les dernières lettres, datées du mois de novembre 1884, avaient été publiées dans le numéro d'avril du *Church Missionary Intelligencer and Record*; les nouvelles ultérieures vont jusqu'au 20 mai. La lettre de novembre avait été apportée au sud-ouest du Victoria-Nyanza, à Msalala, par M. Mackay, chargé par le jeune roi, Mwanga, successeur de Mtésa, d'amener dans l'Ou-Ganda trois missionnaires anglais qui devaient être arrivés à cette station. Ils n'y étaient point encore, retenus qu'ils avaient été à une station plus rapprochée de la côte. Au retour de M. Mackay à Roubaga, Mwanga fut très fâché de voir qu'il ne les ramenait pas. En même temps se répandait le bruit que des blancs étaient arrivés en forces dans le Bousoga, au N.-E. du Victoria-Nyanza. On supposa que ces bruits se rapportaient à l'expédition de M. J. Thomson, arrivé à cette extrémité du lac une année auparavant; mais le roi soupçonneux, excité par des chefs hostiles, préféra croire que les hommes que M. Mackay n'avait pas ramenés avec lui, étaient dans le Bousoga et négociaient avec les ennemis de l'Ou-Ganda. Ce fut le commencement d'une série de soupçons et d'accusations absurdes, jusqu'à ce qu'à la fin de janvier, M. Mackay ayant obtenu la permission de retraverser le lac, rencontra, en se rendant au port, une troupe en armes qui l'obligea à retourner à la capitale, tandis que quelques-uns des jeunes chrétiens qui l'accompagnaient au bateau étaient arrêtés, sous prétexte qu'ils cherchaient à quitter l'Ou-Ganda. Ne pouvant avoir accès auprès du roi, MM. Mackay et Ashé en appelèrent au *Katikiro*, juge suprême et premier ministre, mais ils furent écartés de sa présence avec accompagnement de violences et d'insultes. Un présent d'étoffes fait à propos apaisa Mwanga et le *Katikiro*, et de sérieux efforts furent faits pour obtenir que les jeunes gens arrêtés fussent relâchés. Trois d'entre eux furent libérés, mais ils rapportèrent qu'ils avaient été pris avec d'autres, parmi lesquels les nommés Serwanga, Kakumba, et un domestique de M. Ashé, et conduits hors de la capitale. Les trois chrétiens susmentionnés avaient été torturés, on leur avait coupé les bras, puis on les avait attachés à un échafaud sous lequel on avait allumé du feu, et on les avait brûlés à petit feu, pendant que Mujasi, le chef du parti hostile, se moquait d'eux et leur disait de prier le Christ pour voir s'il les sauverait de ses mains. Les jeunes martyrs persévérèrent dans leur foi jusqu'à la mort, chantant, au milieu des flammes, les louanges de Dieu. M. Mackay pense qu'il ne s'agit pas d'une persécution religieuse pure et simple. C'a été une explosion de fureur contre les Anglais et tous ceux qui leur sont attachés. Pré-

voyant cependant qu'ils seraient probablement obligés de quitter le pays, les missionnaires ont pourvu à l'organisation de la communauté indigène qu'ils devraient peut-être laisser à Roubaga. Ils ont choisi, comme anciens, six des hommes les plus avancés et jouissant d'une bonne réputation, pour diriger les cultes dans différents centres, pour le cas où les services réguliers de la mission seraient interrompus. Heureusement l'orage s'est dissipé ; l'œuvre missionnaire a continué et M. Mackay pouvait écrire, le 22 février : « De grandes foules viennent le dimanche, ceux qui courent le risque d'être arrêtés viennent le soir ; la mort des jeunes martyrs a fait grandir, plutôt que diminuer, le désir de devenir chrétien. Quelques-uns des hommes de Mujasi sont venus à nos instructions ; l'un d'eux en particulier a été tellement impressionné par la conduite de ces jeunes gens au milieu des tortures et des flammes, qu'il a voulu apprendre aussi à prier. » Au mois de mai le roi était redevenu très gracieux, il prêtait une attention soutenue aux instructions que lui donnait M. Mackay dans des entretiens particuliers ; le Katikiro, lui aussi, était redevenu amical. M. Mackay insiste pour que des renforts lui soient envoyés ; Mwanga, voyant que les missionnaires anglais n'arrivaient pas, avait dépêché un messenger aux missionnaires français établis à la côte est, et trois d'entre eux étaient arrivés à Roubaga. Des renforts anglais sont en route ; si leur voyage réussit, ils pourront arriver dans l'Ou-Ganda à la fin de l'année.

Le *Mouvement géographique* annonce qu'une lettre de M. **Storms**, datée de **Karéma**, du 8 juin, est parvenue le 31 août à Bruxelles. M. Storms a eu des démêlés avec des chefs voisins de la station de **Mpala**, toujours en guerre les uns contre les autres et ruinant le pays. Dans une prise d'armes, le bâtiment de la station a été brûlé ; il a été reconstruit avec l'aide des indigènes. Conformément aux instructions qui lui ont été transmises de Bruxelles, M. Storms a remis provisoirement les stations de Karéma et de Mpala, avec leurs dépendances, à la garde des Pères de la mission d'Alger. Lui-même comptait reprendre le chemin de Zanzibar vers la fin de juillet.

Le numéro du 20 juillet du *Compte rendu de l'Académie des sciences de Paris* renferme un article de MM. A. Milne Edwards et C. Oustalet sur la faune de **Grande Comore**. Les observations sont basées sur les collections faites par M. Humblot durant un séjour récent de plusieurs mois dans cette île. Son but était de découvrir quels avaient été les anciens rapports des îles de cet archipel. Il n'a pas trouvé à Grande Comore de mammifères indigènes ; tous ceux qu'on y rencontre ont été importés. M. Humblot y a trouvé 34 espèces d'oiseaux. Après avoir

examiné toutes les collections, MM. Milne Edwards et Oustalet sont arrivés à la conclusion que Grande Comore n'est point une dépendance de Madagascar, qu'elle n'a point été détachée de cette île, et que sa faune a été importée des régions voisines. — M. **Le Blanc**, ingénieur des arts et manufactures, colon à Mayotte, a été chargé par M. Rousseau, sous-secrétaire d'État à la marine et aux colonies, d'une mission d'exploration agricole et commerciale aux trois autres îles de l'**archipel des Comores**, Anjouan, Mohilla et Grande Comore.

Nous extrayons d'une correspondance de Tamatave, au *Temps*, les renseignements suivants sur **Nosi-Vey**, îlot de 1400^m de long et 500^m de large, à l'embouchure de la rivière St-Augustin, à la côte S.-O. de **Madagascar**¹. Grâce à l'initiative du capitaine au long cours, Macé, qui y a fondé un comptoir en 1876, avec l'agrément du roi des Masicora, Leimérisa, un établissement commercial français s'y est rapidement développé. Autour des magasins que défendent de fortes palissades armées de quatre canons, des cases et des paillotes n'ont pas tardé à s'élever. Autorisés par M. Macé, des Anglais s'y sont établis, et aujourd'hui Nosi-Vey contient un gros village, peuplé de créoles de la Réunion et de quelques Anglais. C'est un centre et un entrepôt, pour sept ou huit petits comptoirs échelonnés depuis le cap Sainte-Marie, à l'extrémité sud de Madagascar, jusqu'à la baie de Morondava, sur la côte occidentale. Jusqu'ici les Mahafalys et les Masicora sont restés hors d'atteinte des Hovas, grâce à leur éloignement du centre de l'île. Cependant des agents de Tananarive descendent de temps à autre à la côte S.-O., pour tâcher d'en gagner les chefs; les indigènes sont devenus méfiants à l'égard des trafiquants français; les droits qu'ils exigent pour le débarquement des marchandises deviennent exorbitants. Des navires anglais et américains amènent à Morondava des armes et des munitions qui sont, de là, transportées dans la province d'Imérina. D'après M. Macé, la côte S.-O., et Nosi-Vey en particulier, sont très salubres; lorsqu'il a des employés malades, c'est à Nosi-Vey qu'il les envoie, et ils s'y remettent rapidement.

A la dernière heure, le *Natal Mercury* nous apporte le récit d'une **expédition du capitaine Lissau**, de la baie de **Morondava à Tananarive**, par une route qui diffère en partie des itinéraires marqués dans notre carte. Le manque de place nous oblige à en ajourner les détails au prochain numéro.

La mission du **major Edwards**, auprès de **Lohengula**, roi des

¹ Voy. la carte, V^{me} année, p. 164.

Ma-Tébélé, dont l'Angleterre voulait placer le territoire sous son protectorat, n'a pas abouti. Lobengula a bien reçu le major anglais, l'a remercié de ses propositions, et lui a demandé quel droit Khamé avait de tracer des limites entre son pays et celui des Ma-Tébélé. « Où sont », a-t-il dit, « les frontières des Ma-Tébélé ? J'ai toujours vécu en paix avec Khamé, et je me propose de continuer de même; mais je ne sais pas quels sont les sentiments de Khamé à mon égard. » — L'armée des Ma-Tébélé, qui avait fait une expédition au lac Ngami, a subi une grande défaite. Les indigènes de cette région se cachèrent dans les roseaux de la rivière, d'où ils tirèrent sur les assaillants, auxquels ils tuèrent beaucoup de monde. Les derniers rapports évaluent à 3000 le nombre des Ma-Tébélé tués dans cette expédition. Les survivants n'ayant point capturé de bétail, souffrirent beaucoup de la faim et de la fièvre dans leur retraite.

Le *Missionary Herald* de Boston nous a apporté le récit du **voyage de M. Richards, de la baie de Delagoa à Baleni**, à travers un pays très peuplé, mais jusqu'à présent inexploré. Le lendemain de son départ, il atteignit la rivière Saint-Georges, ou Komati, qui a 200^m de large et 10^m de profondeur. Il en suivit la rive gauche pendant trois jours, marchant dans un sable profond, dans la boue ou dans l'eau; sur l'autre rive, s'étendaient des marais et des lagunes, et partout abondaient les veaux marins et les crocodiles. Personne n'osait se baigner par peur de ces derniers et des requins. Dans tous les kraals on trouvait du riz, mais en somme les vivres étaient rares. Le quatrième jour il longea 13 lacs différents; les natifs leur donnent le nom de Rivière Lipouta, quoiqu'il n'y ait pas de rivière; il y a souvent entre eux des collines et de grandes étendues de bois. Un des messagers d'Oumzila, qui lui avait fait visite près d'Inhambané, l'ayant rencontré, l'accompagna jusqu'à Baleni. Le septième jour il atteignit le Limpopo, qui, en cet endroit, coule à travers une vaste plaine, de plusieurs kilom. à l'est; partout se voyaient des troupeaux de bestiaux, quantité de huttes, peu grandes, mais très rapprochées les unes des autres. Arrivé au kraal de Manjoba, il trouva que ce chef s'en était construit un autre, sur la rive gauche du Limpopo, à Emkontweni. Là le fleuve avait au moins 200^m de large, et environ 5^m de profondeur au milieu. Les veaux marins et les crocodiles y abondaient. Manjoba est le personnage qui a le plus d'autorité après le roi Oumganou, fils et successeur d'Oumzila. Il est lieutenant-général de l'armée et en a toutes les allures; jamais il n'était plus de cinq minutes dans la même hutte. Six « loups » du nouveau roi, espions d'Oumganou, chargés d'épier et de faire mourir qui-

conque parlait mal du souverain, le rendaient craintif. Il avait peur de paraître avoir trop de rapports avec M. Richards, les espions pouvant aller redire au roi qu'il était ligué avec les blancs et lui faire perdre la vie. Le lendemain de l'arrivée du missionnaire, Manjoba voulut qu'il vît ses soldats. Il lui en présenta 300, tout équipés, qui célébrèrent les louanges du chef. Il les avait envoyés faire la guerre aux Machappa, dont ils avaient égorgé tous les adultes, et réduit en esclavage les enfants, pour les vendre aux Portugais à la baie de Delagoa et à Inhambané, une fille 5 liv. sterl., un garçon 1 liv. sterl.; il y avait beaucoup d'esclaves autour du kraal de Manjoba, chacune de ses femmes en avait un; plusieurs jeunes hommes faisaient les récoltes et gardaient les bestiaux; tous avaient été pris à la guerre. Leur pays n'était qu'à trois journées de marche, mais ils ne pouvaient pas s'éloigner; s'ils le faisaient et qu'ils fussent pris, on les mettait à mort. M. Richards ayant exposé à Manjoba le but de son voyage, celui-ci lui dit qu'il n'était pas en son pouvoir de faire rien pour lui; il ajouta que personnellement il serait content de le voir venir s'établir au milieu de son peuple, mais qu'il devait attendre les ordres d'Oumganou. Il lui donna un guide pour le conduire chez les Makwakwas, sur la route d'Inhambané. A quatre heures du kraal de Manjoba, M. Richards atteignit la Luize, aussi appelée la Chagane. L'ayant traversée, il gravit une colline d'une trentaine de mètres, du haut de laquelle il vit la plaine s'étendre au N.-O. et au S.-E. aussi loin que le regard pouvait atteindre. Le Limpopo coule au centre, et la Chagane à l'est; celle-ci se verse dans le Limpopo. Emkontweni est situé sur le Limpopo, à environ 20 kilom. au nord du confluent des deux cours d'eau. Dans la saison des pluies, toute cette plaine n'est qu'un lac immense; Emkontweni et les centaines de kraals de ce district sont abandonnés pour deux ou trois mois. A l'est et à l'ouest, les collines sont relativement salubres, mais la plaine ne doit pas l'être. Elle produit du blé, du millet, des pommes de terre douces, des melons, des bananes, etc.; les troupeaux de bestiaux y abondent. Les habitants, appelés communément Changani, s'étendent à l'ouest jusqu'à la rivière Saint-Georges, et occupent un immense territoire vers le nord. Le zoulou est la langue de la cour, et chaque homme le comprend; il n'en est pas de même des femmes et des enfants. Les deux principaux kraals que M. Richards rencontra ensuite jusqu'à Inhambané sont ceux de Bingouana, de mille huttes au moins, et de Gouamba, encore plus considérable. En quittant Bingouana, il atteignit la rivière Inhambané, de 10^m de large, très profonde, et s'élargissant en plusieurs endroits en petits lacs.

Le 1^{er} septembre a été signé, à Paris, un **traité de commerce entre la France et le Transvaal**. Les deux parties contractantes se sont réciproquement garanti le traitement de la nation la plus favorisée. Le paragraphe 2 de l'article 3 renferme cependant une réserve en faveur de la République sud-africaine, qui conserve la faculté de maintenir ou de concéder des avantages particuliers, à un ou plusieurs des États ou colonies « limitrophes, » en vue des facilités accordées ou à accorder aux ressortissants ou aux produits de ces États ou colonies, pour le commerce frontière. Ces avantages ne pourront pas être réclamés par la France comme conséquence de son droit au traitement de la nation la plus favorisée, à moins qu'ils ne viennent à être étendus à un État non limitrophe, notamment à ceux dont relèvent ou relèveraient les pays auxquels les dits avantages ont été ou seraient accordés. Dans ce cas, le bénéfice en serait immédiatement acquis aux ressortissants français.

M. H.-C. Schunke, arpenteur officiel de la Colonie de Natal, a été nommé par le D^r Gill, astronome au Cap, pour diriger le **levé trigonométrique** qui doit être fait du **Transvaal**, conformément à la décision du Volksraad, et relié aux levés géodésiques des Colonies du Cap et de Natal. La chaîne des principaux triangles doit s'étendre, de Newcastle (Natal), au Limpopo, près du 30° long. E., puis, au S.-O., le long de la frontière ouest du Transvaal jusqu'à la limite occidentale du Griqualand-West. Une autre chaîne de triangles ira de Middlebourg, par Prétoria, au Marico. La longitude de Prétoria devra être déterminée par la méthode de télégraphie électrique, directement de l'observatoire du Cap, qui prêtera les instruments nécessaires pour la partie astronomique du travail.

Le 19 juillet, l'administrateur-général de l'**État libre du Congo**, **sir Francis de Winton**, a communiqué à Banana, aux représentants de toutes les maisons de commerce établies sur la rive droite du fleuve et aux chefs indigènes résidant entre Banana et Boma, les décrets par lesquels le roi Léopold II a annoncé son avènement à la souveraineté du nouvel État. En même temps il leur a donné l'assurance que le but de son gouvernement serait : le maintien de l'ordre et de la loi, le développement du commerce et de l'industrie, la protection et le bien-être des populations indigènes. Puis, afin d'assurer la reconnaissance des droits acquis et de permettre, dans un avenir prochain, l'organisation régulière de la propriété foncière, d'en assurer la possession légale avec toutes les garanties qui entourent la possession des propriétés privées

dans les Etats civilisés, il a demandé à chacun des assistants de préparer une liste de tout terrain lui appartenant, à lui ou à la maison qu'il représente. Cette liste devra indiquer les limites de ces terrains et leurs positions, et sera accompagnée d'une copie du contrat en vertu duquel les propriétaires en sont devenus possesseurs. Enfin il a prescrit qu'à l'avenir tout contrat, ou convention, passé avec les indigènes se fit par l'intervention de l'officier public commis à cet effet. Nul n'aura le droit d'occuper, sans titres, des terres vacantes, ni de déposséder les indigènes des terres qu'ils occupent. Les terres vacantes devront être considérées comme appartenant au domaine public.

Après la découverte du Mobandji par M. Grenfell, l'**exploration du Cassaï par le lieutenant Wissmann** est venue jeter un jour tout nouveau sur l'hydrographie de quelques-uns des affluents méridionaux du Congo. La dernière lettre reçue à Berlin, publiée dans les *Mittheilungen* de la Société africaine allemande, était datée du 1^{er} décembre 1884, de Louboukou sur la Louloua; l'explorateur annonçait son arrivée à Mukengué, et son intention de descendre, par cette rivière, au Cassaï, pour tâcher d'atteindre le Congo, si le Cassaï n'avait pas de rapides ou de cataractes, comme en a le Quango, le seul des affluents de la rive gauche qui eût été alors exploré dans presque toute son étendue, le major de Mechow l'ayant descendu jusqu'au 5° lat. sud. Depuis les dernières explorations des agents de l'Association internationale du Congo et des missionnaires anglais, l'on croyait généralement que le cours d'eau nommé Rouki, dont l'embouchure est un peu au nord de la station de l'Équateur, et qui apporte au grand fleuve un tribut considérable, était le cours inférieur du Cassaï. La couleur noire de ses flots faisait supposer qu'il avait sa source très loin de son confluent, et tout récemment M. Grenfell et le D^r Sims, dans leur étude des affluents du haut fleuve, avaient préféré remonter l'Ikelemba, plutôt que de s'aventurer sur le Rouki, dont l'exploration les eût entraînés beaucoup trop loin, dans l'intérieur de régions encore complètement inconnues. A la nouvelle que le lieutenant Wissmann allait quitter Louboukou pour chercher à atteindre le Congo par le Cassaï, les agents des stations de l'Association internationale avaient reçu l'ordre de veiller sur les embouchures de l'Ikelemba et du Rouki par lesquelles on supposait qu'il devait arriver. L'on était dans cette attente, lorsqu'une dépêche de Léopoldville, du 18 juillet, apportée à Madère, d'où elle fut transmise à Bruxelles le 1^{er} septembre, annonça que Wissmann était arrivé par eau, de Louboukou à Kwamouth, avec le D^r Wolff, M. von François, le lieutenant Müller, et MM. Gunsmith et Schneider. En revanche la dépêche

portait que MM. Franz Müller et Meyer étaient morts. Enfin elle ajoutait qu'aucun obstacle ne s'oppose à la navigation, que c'est le Kwamfini qui est le cours inférieur du Cassaï, dont le Sankourou, le lac Léopold et le Quango sont des affluents. Sans doute ce n'est qu'une dépêche; les détails manquent, et la brièveté de l'annonce laisse quantité de points inexpliqués. Quoi qu'il en soit, la descente des explorateurs, de Louboukou à Kwamouth par eau, est un fait devant lequel toutes les hypothèses sur lesquelles reposaient jusqu'ici le dessin de nos cartes doivent être abandonnées. Mais quel arc de cercle doit décrire le Sankourou pour se verser dans le Cassaï, et quelle conversion à l'ouest ne doit pas faire celui-ci qui, jusqu'au 5° avait une direction S.-N.-N.-E., pour passer au sud du lac Léopold II qu'il ne forme pas, qui doit son existence à d'autres rivières, et dont les eaux viennent, par le Mfini, grossir le Cassaï, dont le Quango lui-même n'est qu'un affluent! Le vaste plateau central entre la ligne de faite du bassin du Zambèze et le Congo ne serait pas sillonné de cours d'eau à peu près parallèles depuis le Quango à l'ouest jusqu'au Lomami à l'est. Il y aurait dans les formes de son relief beaucoup plus de variété que n'en laissaient supposer les indications de Lux, de Pogge, de Büchner. Si le Rouki n'est plus le cours inférieur du Cassaï, il faudra lui retrouver un bassin d'une étendue suffisante pour expliquer l'abondance de ses eaux. Au reste, pour le moment ce ne sont pas les hypothèses qui importent, mais bien le fait que, par la découverte de Wissmann et de ses compagnons, une voie navigable, de 800 kilom. au moins, vient d'être ouverte aux explorateurs et aux missionnaires, par laquelle ils pourront être transportés en peu de temps et à peu de frais aux limites du bassin du grand fleuve, pour y poursuivre leur œuvre de découverte et de civilisation.

M. le lieutenant **Mikie**, chargé par l'Association internationale de l'exploration du pays qui s'étend entre le Congo et le Quilou jusqu'au Stanley-Pool, est rentré à Bruxelles après avoir traversé, à différentes reprises, du nord au sud, du sud au nord-ouest et de l'est à l'ouest, la **région comprise entre le Congo et le Tchiloango**. Il ressort des renseignements détaillés qu'il a donnés à M. Wauters, rédacteur du *Mouvement géographique*, que le pays qui s'étend sur la rive gauche du Tchiloango, dans les parages des sources de la Loukoulou, son affluent, est couvert de forêts; de Tchimbanza, sur le Tchiloango, jusqu'à Kibata, près du coude que forme la Loukoulou, ce ne sont que hautes futaies, des forêts vierges parfois impénétrables, entrecoupées de petites clairières. Plus au sud, sur la ligne de faite, entre la Loukoulou et le

Congo, le pays présente l'aspect d'un vaste plateau, bordé à l'est et à l'ouest par des vallées qu'arrosent les petits affluents des deux cours d'eau. Ce plateau est couvert de champs de manioc, de maïs, de fèves, d'arachides, coupés par des plantations de bananiers et des bosquets de palmiers à huile. Les bananiers y sont plantés avec une symétrie et un soin parfait, par rangées de vingt, à distance de 1^m,50 à 2 mètres l'un de l'autre. Ils poussent sans culture; les indigènes n'ont que la peine de les planter, d'en cueillir les fruits, d'élaguer les jeunes pousses trop abondantes, et de les replanter plus loin. Tout le monde travaille avec activité : les fermiers s'occupent des travaux des champs et de la préparation du manioc; les hommes manipulent l'huile de palme, vont vendre les produits aux factoreries, chassent, pêchent, etc. Sur les itinéraires suivis par M. Mikic, entre Boma et Loango, et entre Boma et Stephanieville, ainsi que sur le plateau susmentionné, les villages se suivent presque sans interruption. Entre Boma et Kibata, en trois étapes, l'explorateur en a compté soixante-quatre; un de ces trois jours, sa caravane en a traversé vingt-six, et à droite et à gauche de la route, on en voyait, de loin, encore un nombre égal; en moyenne la population en est de 125 habitants. Tous récoltent le caoutchouc qui abonde dans les forêts de Mayoumba, aux sources de la Loukoulou; leurs caravanes le transportent à Boma et ailleurs. Le tabac se trouve partout, mais n'est l'objet d'aucune culture en grand. Le coton croît à l'état sauvage, l'indigène se sert de son duvet pour se faire des oreillers; la canne à sucre croît aussi partout, mais n'est pas l'objet d'une exploitation proprement dite; les nègres en ont dans leurs jardins, à proximité des cabanes, et de temps en temps ils brisent un morceau de canne, le mâchent et en sucent le jus comme friandise. L'influence de Boma se fait sentir au loin sur les populations, au point de vue du travail; assurées de pouvoir échanger, dans les factoreries, leur huile de palme, leurs noix de coco, les arachides et le caoutchouc, contre des produits européens, elles sont devenues laborieuses. Elles sont en même temps hospitalières; dans la plupart des villages, M. Mikic n'avait pas besoin d'acheter des vivres, on les lui offrait en cadeau; il a passé partout avec ses dix hommes, sans être jamais inquiété le moins du monde. Entre eux, ces indigènes n'ont point de guerre; ils n'appartiennent pas à des tribus belliqueuses; ce sont des agriculteurs et des commerçants. Les agents de l'Association en particulier sont très bien vus d'eux; partout le drapeau bleu à étoile d'or est considéré avec respect; en bien des endroits, son arrivée est saluée par des salves de mousqueterie. Quant

à la salubrité du pays, M. Mikic a eu de petits accès de fièvre en 1883 ; l'année suivante et cette année-ci, il n'a pas eu une seule fois la fièvre. Les produits européens que les indigènes préfèrent sont les tissus, les armes, la poudre et l'eau-de-vie.

A propos d'**eau-de-vie**, nous sommes heureux de voir qu'un mouvement très prononcé se produit en Allemagne, contre l'exportation énorme de spiritueux qui se fait de ce pays en Afrique. Dans la réunion que la **Société allemande contre l'abus des boissons alcooliques**, qui compte 6000 membres, a eue cette année-ci, à Dresde, après avoir entendu plusieurs rapports d'hommes éminents par leurs connaissances en économie sociale, elle a voté la résolution suivante : « Si grandes que soient les espérances éveillées dans tout cœur allemand par l'inauguration de la politique coloniale, elles n'en ont pas moins rendu plus pénible l'impression reçue par la connaissance de certains faits relatifs au commerce allemand en Afrique. Il est de fait que, dans une mesure considérable, ce commerce réussit à pourvoir les nègres de spiritueux de très mauvaise qualité. Tous les hommes qui ont quelque compétence dans la matière, reconnaissent que, par la consommation de l'eau-de-vie, les nègres dépérissent à vue d'œil, tant au point de vue moral qu'au physique, qu'ils deviennent toujours plus incapables de subir les effets de la civilisation, et par là même de favoriser l'importation de l'industrie. On nuit donc ainsi directement à ce même négoce qu'on prétend encourager, sans compter qu'en suivant cette voie funeste, le commerce allemand se déconsidère et s'avilit. L'intérêt des négociants, aussi bien que les traditions suivies jusqu'ici sur les côtes d'Afrique, doivent trouver leur contre-poids et leur limite dans la considération de la faiblesse morale et spirituelle des nègres et dans la conscience morale du peuple allemand. »

M. le D^r **Hugo Zoeller** a essayé de remonter la **Batanga** ou **Moanya**, qui se jette dans la **baie de Biafra**. En arrivant à Petit-Batanga, il fut surpris de se trouver à l'embouchure d'une rivière qui n'avait jamais été explorée au delà de Mahoumbi, ville du roi Yapité, à une dizaine de kilomètres de l'océan. Prenant avec lui, comme guide, le fils du roi et un interprète, il atteignit une île dans laquelle réside le roi Njea, qui chercha à entraver son projet, mais se laissa persuader par des présents à l'accompagner. Quittant les districts des Ba-Oundo et Ba-Tanga, l'expédition entra sur le territoire des Ba-Koko, « hommes des bois. » A Jawanja, à 15 kilomètres en amont de Mahoumbi, deux pirogues de guerre, montées chacune par 18 Ba-Koko,

l'arrêterent pendant quelques heures; mais des présents, de bonnes paroles, et la vue d'armes chargées, empêchèrent les hostilités d'éclater. Il faut que le bruit de l'arrivée d'hommes blancs se fût répandu très rapidement, car les deux bords de la rivière étaient couverts de foules de gens. A Mahoumbi, le D^r Zoeller avait entendu parler d'une cataracte que les canots ne peuvent pas remonter; en effet, dès le second jour de navigation, il atteignit un point, à 32 kilomètres de l'embouchure, où la masse d'eau se précipite, en trois terrasses, d'une hauteur totale de dix mètres. Le volume de l'eau, à la fin de la saison sèche, équivalait aux deux tiers de la masse d'eau de la chute du Rhin à Schaffhouse; dans la saison des pluies, il doit être deux ou trois fois plus considérable. L'explorateur ne vit point de montagnes, et dit que le mont Guerava, marqué dans les cartes de l'Amirauté anglaise, est un mythe.

Le P. Poirier, des missions africaines de Lyon, récemment arrivé à Lokodja, au confluent du **Niger** et du **Bénoué**, a adressé à la Société de géographie de Lyon une lettre dont nous extrayons les renseignements suivants. Depuis la remise des comptoirs français du Niger à la Compagnie anglaise **National african Company**, celle-ci déploie une activité remarquable. Ses factoreries s'échelonnent sur les deux rives du Niger et du Bénoué, au nombre d'au moins soixante; plusieurs autres sont en voie de création. Le commerce est complètement monopolisé par cette Compagnie qui emploie plus de cinquante Européens. Son personnel noir est considérable et se compte par centaines d'employés, ouvriers, mécaniciens, tonneliers, charpentiers et hommes de peine. Une flotte de 25 vapeurs, de toutes dimensions, sillonnent les deux fleuves pour le service des factoreries, depuis Akassa, à l'embouchure de la principale branche du delta, jusqu'à Rabba, à 1100 kilom. à l'intérieur, et depuis Lokodja jusqu'à Ibi, à 750 kilom. sur la route du lac Tchad. La Compagnie exploite aussi des mines d'argent et d'antimoine, sur la rive gauche du Bénoué, aux environs de Gin-en-Zabu, à peu près à mi-chemin de Lokodja à Ibi. — Le Niger et le Bénoué sont donc aux Anglais, et il serait difficile à une nouvelle Compagnie de s'y établir avec quelque chance de succès. Tout dernièrement, l'agent général de la Compagnie anglaise, agissant comme vice-consul de S. M. Britannique, a fait signer au roi de Bida et aux principaux chefs du pays un traité qui place cette capitale et tout le royaume de Nupé sous le protectorat anglais. En même temps que se signait le traité, deux voyageurs anglais, le capitaine Hamilton, de la marine royale, et M. J. Thomson, célèbre par ses voyages aux grands lacs, arrivaient à Lokodja. Après plusieurs jours employés à organiser leur caravane, ils partirent pour

remonter le Niger jusqu'à Rabba, sur un vapeur de la Compagnie. L'itinéraire de l'expédition n'est pas connu, mais tout porte à croire que les voyageurs se rendront directement à Sokoto, où réside le sultan de Haoussa, et qu'ils se dirigeront ensuite vers le lac Tchad, pour redescendre sur l'Adamaoua et le Bénoué. La caravane avait quitté Rabba depuis quelques heures, lorsque le capitaine Hamilton se cassa la jambe dans une chute de cheval. Il est redescendu à Lokodja, où le P. Fiorentini lui donne ses soins. L'expédition a continué sa route sous la conduite de M. Thomson et d'un autre Européen. — A dix minutes de Lokodja la mission a établi une ferme-école, pour y élever des enfants orphelins ou esclaves rachetés. Ce sera en même temps un sanatorium pour les missionnaires fatigués.

M. Lewis, consul des États-Unis à Sierra-Leone, a adressé à son gouvernement un rapport sur un grand **soulèvement des mahométans dans l'ouest de l'Afrique**, lequel s'étendrait sur toute la côte, depuis la rivière de Sherbro jusqu'au Niger, et renverserait le paganisme et tous les autres obstacles qui s'opposent à la prédominance du mahométisme. Le chef du soulèvement serait un nommé **Samonda**, de la tribu des Mandingues. D'après ce que dit M. Lewis, Samonda est un homme d'une intelligence remarquable. Il y a cinq ans, il a conçu l'idée qu'il était appelé par Dieu pour délivrer son pays de tout ce qui arrête les progrès de la religion de Mahomet. A la date où M. Lewis écrivait son rapport, le 14 juillet, Samonda organisait une armée qui devait compter 100,000 hommes au moins ; toute la jeunesse musulmane courait se ranger sous ses drapeaux.

Après avoir proclamé le **protectorat espagnol** sur la côte du Sahara, **du cap Bojador au cap Blanc**, le gouvernement de Madrid en a désigné comme gouverneur le **capitaine Bonelli**. Celui-ci a exploré les points de la côte où des navires peuvent aborder sans danger. Ces endroits de débarquement sont importants pour la flotille des pêcheurs des Canaries, en faveur desquels l'annexion a été faite ; jusqu'ici ce sont eux seuls qui ont exploité ces parages remarquables par l'abondance de poisson qu'on y trouve, à peu de distance du continent. Les baies les meilleures sont celles de Rio del Oro et Bahia de Cintra, où, grâce à de petites presqu'îles de sable formant des promontoires, les vaisseaux sont à l'abri par tous les temps. La végétation y est pauvre, l'eau douce y est rare, mais la température y est favorable ; elle oscille entre 15° et 28° centigrades. La Sociedad Espanola de Africanistas et Colonistas y a déjà fondé trois factoreries, et la Compania Hispano-Africana, une. Les caravanes viennent de l'intérieur à Rio del Oro avec

des chameaux et des bœufs pour vendre de la laine, des peaux et des plumes d'autruche. M. Bonelli est autorisé à conclure des traités avec les tribus indigènes et à prendre possession d'autres territoires en réservant la ratification du gouvernement.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les études du tracé du chemin de fer direct de Bougie à Sétif, par les gorges du Châbet-el-Akra et par la vallée de l'Oued-Agrioun, ont permis de constater que la construction de cette ligne, de 100 kilom. plus courte que les autres, est parfaitement possible.

Dans sa séance du 14 septembre, l'Académie des sciences a reçu communication d'un mémoire de M. Rolland, ingénieur des mines, relatif au régime des eaux souterraines qu'on trouve en abondance à une certaine profondeur dans les sables de l'Oued-Rir. Cette vallée, bornée à droite et à gauche, sur toute sa longueur, par des matériaux de transport absolument secs, recevrait ces nappes d'eau, d'infiltrations provenant des montagnes de l'Atlas, et qui passeraient sous ces matériaux de transport.

Un journal arabe, l'*El Akbar*, a reçu de Tripoli la nouvelle que le sultan de Kano, dans le Soudan, s'efforce d'arriver à une entente avec tous les autres sultans soudanais, spécialement avec ses voisins, afin de les amener à se rapprocher des sultans du Maroc et de Constantinople, pour établir une solide barrière contre les envahissements des États de l'Europe.

Le tribunal criminel du Caire a condamné un marchand d'esclaves aux travaux forcés à perpétuité; à cette occasion 268 esclaves des deux sexes ont été mis en liberté.

Le congrès de médecine réuni à Bruxelles, voulant prévenir l'importation du choléra d'Asie en Europe, a émis le vœu qu'une surveillance médicale sérieuse soit exercée à Suez, que le conseil international d'Alexandrie soit réorganisé, et que le gouvernement belge veuille bien amener une entente à ce sujet entre l'Égypte et les divers gouvernements.

Suivant une dépêche du *Daily Chronicle* du 18 septembre, le général abyssin Ras-Aloula a franchi la frontière d'Abyssinie avec un corps de troupes de 12,000 hommes, pour porter secours à la garnison de Kassala.

D'après un télégramme de Zanzibar, l'exploration du Juba, par le capitaine Cecchi, se poursuit régulièrement. Il n'est pas exact que l'Allemagne élève des prétentions sur ce fleuve.

La sœur du sultan de Zanzibar et sa famille, qui avaient résidé à Berlin plusieurs années, sont retournées à Zanzibar à bord d'un vapeur allemand. Le vice-amiral Knorr, commandant de l'escadre allemande, a réclamé pour elle des propriétés personnelles qui avaient été confisquées, et a demandé pour l'Allemagne la conclusion d'un nouveau traité de commerce plus avantageux que le dernier.

M. J. Roxburgh, l'ingénieur du bateau à vapeur la *Bonne-Nouvelle*, et M. Harris, de la Société des missions de Londres, sont morts tous les deux au mois de mai. M. Roxburgh avait achevé de remonter le steamer qui doit faire le service sur le Tanganyika; M. Harris avait quitté Oudjidji, pour visiter quelques stations dans la partie supérieure du lac.

Le vapeur *Melrose*, arrivé de la côte orientale d'Afrique à Port-Durban, y a apporté la nouvelle d'une guerre parmi les Angones de la côte nord-est du lac Nyassa; les missionnaires devaient fortifier les stations qu'ils ont dans cette région. Le *Melrose* amène en Europe des chefs indigènes chargés d'une mission politique auprès du roi du Portugal.

Un correspondant de Shoshong écrit, le 20 juillet, au *Diamond Fields Advertiser*, que le Dr Holub était attendu chaque jour, et que l'on craignait pour lui le voyage au Zambèze à cette époque de l'année, l'eau étant très rare et l'herbe brûlée.

Une expédition composée de deux des missionnaires des Spelonken, accompagnés de plusieurs chrétiens gouambas, s'est mise en route pour se rendre chez Magoud, dans le voisinage de la baie de Delagoa. Les voyageurs ont avec eux, pour transporter leurs bagages et leurs provisions, un véhicule à deux roues attelé de huit bœufs; par mesure de précaution, ils ont pris six ânes, pour le cas où les bœufs viendraient à périr des piqûres de la tsétsé.

Le roi de Quanhama, dans l'Ovampo, entre le Cunéné et le Coubango, par 17° lat. S., jeune homme très bien disposé pour les Européens, étant mort empoisonné, les habitants du pays, mécontents de sa sympathie pour les blancs, ont massacré une vingtaine d'Européens, parmi lesquels on compte trois membres de la mission du P. Duparquet. Deux autres membres de la même mission, établis chez les Amboellas, à l'est du Coubango, sont morts de la fièvre.

L'Union missionnaire baptiste américaine, ayant repris l'œuvre commencée au Congo par la Livingstone Inland mission, a envoyé son président, le Rev. Edward Judson, avec le Rev. A. Loughridge, visiter cette région, et faire toutes les explorations nécessaires. La députation s'est immédiatement mise en route; on compte qu'il lui faudra six mois pour faire l'étude dont elle est chargée.

Cinq nouveaux missionnaires sont partis d'Angleterre pour les stations de la Société des missions baptistes anglaises. Pour protéger autant que possible leur santé, la Société a remis à chacun d'eux un volume qu'elle a publié: *Health on the Congo* (la santé sur le Congo); les meilleures autorités ont été consultées pour sa rédaction, et les missionnaires ont été sérieusement exhortés à étudier soigneusement les directions médicales qu'il renferme.

Le Dr Allard, fondateur du sanatorium de Boma, est actuellement en Belgique, où il a pu rectifier les préjugés répandus par les adversaires de l'œuvre du Congo, à l'égard du climat du bas fleuve. Le Dr Lucan qui revient aussi temporairement en Europe, sera appelé plus tard à la direction d'un nouveau sanatorium à construire sur le littoral de l'État du Congo, un peu au nord de Vista, au village de Mohouda, où se trouve déjà établie une factorerie hollandaise.

M. Rigail de Lastours, attaché depuis trois ans à la mission de Savorgnan de Brazza, et chef des postes de l'Ogôoué, est mort des suites d'une fièvre pernicieuse.

Le Dr Carl Passavant, qui a dû renoncer à son projet d'expédition de la baie de Cameroon au lac Albert, a dû s'arrêter à Madère, pour y rétablir sa santé éprouvée par le climat du golfe de Guinée.

M. Flegel, qui était parti de Brass pour remonter le Niger et le Bénoué, en vue de découvrir une route, de ce cours d'eau à la rivière Cameroon, a vu sa chaloupe à vapeur échouer près de Lokodja; deux des canots qu'elle emmenait avec elle ont été brisés. L'explorateur a été obligé de revenir à Brass.

M. Edouard Viard, déjà connu par ses voyages au Niger et au Bénoué organise une nouvelle expédition à destination du lac Liba. Il se propose d'explorer la région inconnue où doit se trouver ce lac présumé, et de répandre, parmi les populations de cette partie de l'Afrique centrale, de nombreux spécimens de l'industrie française. M. Henry Estève, capitaine de frégate en retraite, est attaché à l'expédition.

La Société française d'encouragement pour les missions africaines a expédié à MM. Jacques et Morin, missionnaires au Sénégal, un petit chemin de fer Decauville, destiné à relier le poste de Dagana à la nouvelle station en voie de formation à Kerbala, à 8 kilomètres du fleuve, sur un terrain plus élevé. Elle a fait expédier également une charrette établie sur les indications de M. Jacques, qui sait par expérience combien la plus grande prudence est nécessaire pour éviter les effets du climat et d'un soleil de feu, sous lequel la marche prolongée est souvent une témérité.

Mgr Biehl, missionnaire au Sénégal, ira prochainement fonder une nouvelle station à Bammakou, sur le Niger.

M. Seignac-Lesseps, gouverneur du Sénégal, dans un récent voyage sur le haut fleuve, a signé, avec le chef du Foutah, Abdul-Boubakar, un nouveau traité par lequel ce chef influent s'est engagé à protéger tous les sujets français dans le Foutah, et à faciliter la construction d'une ligne télégraphique destinée à combler la lacune qui sépare le réseau du bas Sénégal de celui du haut fleuve. Cette ligne achevée, Paris se trouvera en communication directe avec Bammakou.

Les explorateurs portugais Capello et Ivens sont arrivés à Lisbonne, où ils ont été l'objet d'une ovation des plus méritées. Nous reviendrons sur les résultats de leur voyage dès que leur rapport aura été publié.

LA COTE D'OR ENTRE LE PRAH ET LE VOLTA

Située au centre de la Guinée supérieure, la Côte d'Or embrasse, non seulement le littoral de 480 kilom. entre le 3°20' long. O. et le 0°40' long. E., placé sous le protectorat de l'Angleterre, mais encore un territoire assez étendu, à l'intérieur, où la civilisation tend à pénétrer, sous